La réalisation la plus impressionnante de ce comité fut le fait d'avoir pu toucher 490 compatriotes, lisez l'élite du pays au grand complet qui, en prêtant leur nom et en déliant leur bourse, fournirent la toile de fond du Congrès. (Croyez-vous que, de nos jours, dans un cas analogue on réussirait à rassembler un nombre aussi imposant d'adhérents à une idée purement scientifico-idéologique ?)

Dans la séance inaugurale du 10 septembre, présidée par WURTH-PAQUET, NIC. VAN WERWEE et Prosper Mullendorff furent désignés secrétaires adjoints. Au dernier nommé incombait notamment la charge de sténographe les discussions qui, malgré l'aridité des sujets traités, n'étaient pas toujours dénués d'humour.

La lecture d'un mémoire de l'anglais F. A. Allen, dans lequel l'auteur essaye d'attribuer l'origine de la civilisation américaine primitive aux nations de l'Asie sud-orientale, provoqua les protestations de l'abbé D. HENGESCH. Le futur directeur de notre séminaire avait été choqué, pour avoir cru entendre des hérésies au sujet de l'homme primitif et de l'origine des langues. L'abbé Hengesch — tout imbu encore des réminiscences du concile du Vatican de 1869 dont il avait été un des sténographes officiels (4) — dut se laisser dire par le président que dans un congrès scientifique on discute mais on ne proteste pas au nom, soit d'une doctrine religieuse, soit d'une nationalité.

Et l'incident fut clos après que le curé-doyen de St Michel B. HAAL et l'abbé SCHEMITZ eurent déclaré que l'auteur avait dit le contraire de ce que leur confrère avait cru entendre. (5)

Au cours de la sixième séance du 12. 9. 1877, Mullendorff résuma en allemand un mémoire de l'éminent philologue Fœchhammer de Leipzig, intitulé « *Vergleichung der amerikanischen Sprachen mit den ural-altäischen hinsichtlich ihrer Grammatik.* » A en juger d'après le compte rendu officiel, notre jeune homme de 23 ans s'est fort bien acquitté d'une tâche qui nous semble plutôt ardue. (6)

Premier pas du journaliste.

Ce congrès décida de la carrière de Mullendorff qui fit foin et des sarcasmes de Schrobilgen à l'adresse des américanistes*) et de la désapprobation de son penchant pour le journalisme. En effet, « le père du journalisme luxembourgeois » écrit à la mère de Mullendorff : « Je plaindrais sincèrement mon cher neveu si je savais qu'il prit goût aux vaines futilités des journaux et qu'il s'amusa à y fourrer des élucubrations de quelque genre que ce soit. Il y perdrait un temps précieux ; cela ne le conduirait à rien. » Voilà qui nous rappelle le Manet désabusé de 1870, recommandant à Renoir de renoncer à la peinture.

Mais peu à peu Schrobilgen baisse les armes. Dans une lettre datée de fin décembre 1877 et dans laquelle il s'enquiert auprès de Mathieu Mullendorff s'il n'a pas encore réussi « à colloquer son fils en rang

*) Cf. fasc. 1, p. 57.